

Venexia, Constantinoupolis, Konstantiniyye:
enchevêtrements, ajustements, hybridations

M. Costantini

UNIVERSITY PARIS 8 VINCENNES – SAINT-DENIS

Аннотация. С целью осмысления понятия *встречи*, отталкиваясь от исторических наименований двух политических и культурных столиц, сегодняшних Стамбула и Венеции, в статье задаются три категории (переплетение, состыковка, гибридизация), и далее рассматриваются три линии: греко-турецкая, наиболее элементарная, несмотря на то, что она будет нагружена десятками имен, от древней Византии (Byzantion) до постоянно реактивируемой Константинии (Konstantiniyye); романско-русская, от латинского *Venetia* до прозвищ «Второй», «Новый» или «Третий Рим» соответственно для обозначения Константинополя, Венеции и Москвы; обе эти линии переплетаются в третьей, представляющей собой различные языковые и ментальные контаминации. По ту сторону слов личности, такие как межкультурный посредник Кириак Анконский (Cugiaque d'Ancône), или художники, такие как Джентиле Беллини, укрепляя связи между властями и культурами, вносят свой вклад в понимание диахронии, которая, намечая итоговую оценку степеней и способов взаимодействия, приходит в данном случае к констатации факта *абортированной гибридизации*.

Ключевые слова: Венеция, Константинополь, Константиния, Византия, Третий Рим, Кириак Анконский, Джентиле Беллини, культурные трансферы, лингвистические и ментальные контаминации, абортированная гибридизация.

Costantini M. Venexia, Constantinoupolis, Konstantiniyye: enchevêtrements, ajustements, hybridations // Критика и семиотика. 2017. № 2. С. 229–255.

ISSN 2307-1737. Критика и семиотика. 2017. № 2
© Michel Costantini, 2017

УДК 81

Контактная информация: Костантини Мишель, профессор семиотики Университета Париж 8 Винсенн – Сен-Дени (ул. де ла Либерте, 2, Сен-Дени, 93526, Франция, mic.costantini@orange.fr)

I. Théorie du pratique, pratique de la théorie

Deux écueils en notre domaine des transferts culturels sont notables d'emblée : d'un côté le concept d'interculturalité, ou tout autre similaire, tels que transculturalité, multiculturalité, pluriculturalité, pris dans sa plus grande extension, semble indiscutablement trop vague, trop général, tandis que la dualité (ou plus d'ailleurs, comme la ternarité) culturelle ressentie, pressentie ou constatée *in situ* à tel ou tel moment, à tel ou tel endroit, est trop précise, trop singulière. En d'autres termes la tension, naturelle dans nos disciplines, entre exigence théorique et rigueur pratique (en l'occurrence historique) est ici particulièrement exacerbée, au point que les discours sur l'interculturalité de droit, descriptions systémiques, souffrent souvent d'une imprécision funeste, péchant par défaut, alors que les études d'interculturalité de fait, descriptions phénoménologiques, souffrent d'une minutie certes louable mais qui tourne la plupart du temps à la paralysie sinon à la cécité, péchant donc par excès. Les unes et les autres, de ce fait, tendent à perdre de leur pertinence, et le nœud central de cette perte a pour lieu la catégorisation, infondée ou insuffisante selon les cas.

Un double souci

La résorption, tout au moins l'atténuation de cette perte de pertinence, réside – il n'est nullement nouveau de l'affirmer – dans la remontée anagogique des mixtes historiquement constatés vers les catégories théoriques postulées, et dans le mouvement inverse de diversification, la catagogie qui mène du concept le plus général, des catégories les plus abstraites vers les ensembles supposés hybrides. Que cela ne soit pas nouveau : il suffira de citer deux ou trois noms, non pas au hasard, mais élus parmi d'autres tout de même possibles. Plus de rigueur théorique et plus de minutie pratique, simultanément plus de pensée théorique du pratique et plus de dégagement du théorique à partir du pratique, c'est bien le mot d'ordre d'un Dumézil, d'un Benveniste, d'un Devereux ou de Claude Lévi-Strauss. De ce dernier, retenons ainsi l'introduction de « La Geste d'Asdiwal », article publié en 1958 qui devint le chapitre IX d'*Anthropologie structurale 2*.

Cette étude d'un mythe indigène de la côte canadienne du Pacifique répond à un double objet. D'une part, isoler et comparer les *divers niveaux* (souligné par Claude Lévi-Strauss) où évolue le mythe : géographique, économique, sociologique, cosmologique – chacun de ces niveaux, et le symbolisme qui lui est propre, apparaissant comme une transformation d'une structure logique sous-jacente et commune à tous les niveaux. D'autre part, comparer entre elles les *différentes versions* (souligné par Claude Lévi-Strauss), et chercher l'interprétation des écarts qui apparaissent entre elles ou certaines d'entre elles (etc.).

Les divers niveaux rapportés à la structure logique, les différentes versions rapportées à leurs variantes factuelles, comme la suite de l'article le montre, voilà bien nos deux pôles qui tendent à se rapprocher, sinon à coïncider, et qui, de fait, souvent n'y parviennent point.

Dans la naissance d'Aphrodite, chapitre III de *Femme et mythe*, Georges Devereux procède autrement, cela va de soi, puisque son matériel, au lieu d'en rester à l'extension territoriale et culturelle la plus resserrée, minimum, comme fait explicitement Lévi-Strauss, il le va chercher partout, en tous temps et en tous lieux, de Platon aux Indiens Mohave, des combattants japonais de la seconde guerre mondiale, de l'épopée hourrite ou babylonienne à ses propres patients sur le divan : l'extension est maximale. Mais jamais la minutie, jamais l'érudition – ici la connaissance encyclopédique des faits et des dits rassemblés à partir de sources elles-mêmes multiples et multiformes – n'obèrent ni n'offusquent la théorisation, la catégorisation – ici la double invariance du mythe, celle « de son contenu latent », celle « de sa structure », et la complémentarité des deux. Cependant Devereux, dans notre démarche, apporte quelque chose de plus, précisément le champ, disons « multiculturel » pour rester neutre, qu'il laboure, se distinguant tant du champ d'investigation uniculturel – choix, en général, de Lévi-Strauss –, que de celui qu'on nommerait transculturel ou interculturel. En effet, par définition, ce dernier espace est tout de mouvement. Si le discours y considère, comme celui de Devereux, les similitudes et les dissimilitudes, il les aborde expressément en termes d'assimilation ou de dissimilation. En somme, il introduit au centre des valeurs la dynamique.

Si je puis donc, après avoir prononcé des noms si prestigieux, et m'être référé à des personnes à qui l'on doit égale révérence, si je puis me permettre un détour par ma propre expérience, je noterai que, sur un corpus donné d'emblée comme hétérogène par son étiquette même – l'afro-portugais, terme s'appliquant en l'occurrence à des productions d'ivoire sculpté en Sierra Leone et au Nigéria entre 1470 au plus tôt et 1550 au plus tard — nous avons précisément pu constater [Costantini, 2007] les deux démarches : d'une part on se fonde sur l'étiquette générique pour dissenter de la mixité de l'œuvre en termes de répartition (ceci, ici, est africain, cela, là, est européen), d'autre part on se fonde sur des événements isolés pour dissenter de la passation en termes de commerce (ceci a été troqué là par..., cela a été acheté là par...). Aucun de ces deux

discours n'est vain, mais il est illusoire de penser que la conjonction des deux discours s'opère *sua sponte*, que c'est naturellement que la théorie se vérifierait dans l'empirie, spontanément que l'empirie naîtrait à la théorie. Le lieu de l'erreur porte un nom qui ne l'épuise pas mais la résume : c'est celui, déjà prononcé, d'étiquette. En d'autres termes, ce n'est pas parce que j'ai décrété un objet, une production, un opus « afro-portugais », ou, en ce qui nous concerne aujourd'hui, « vénéto-byzantin », « turco-vénitien », etc., que j'ai pensé la dualité supposée que je désigne ainsi, même si l'étiquette résulte (souvent a résulté, naguère ou jadis) d'un raisonnement, d'une argumentation. Encore faut-il que cette argumentation, que ce raisonnement soient rigoureusement sémiotiques, sinon l'étiquette peut être commode, certes, et en même temps fort trompeuse, hélas. En d'autres termes encore, l'étiquette a peut-être l'allure de la catégorie, la prétention de la catégorie, le goût de la catégorie (et ce d'autant plus que l'une des deux démarches dont elle se trouve occasionnellement le résultat ressemble à de la paradigmatique, l'autre à de la syntagmatique), mais elle n'est pas la catégorie, dont la richesse sémique comme la pertinence heuristique ont disparu. Perte de richesse : on ne saura pas distinguer, dans cette fausse catégorie qu'est l'étiquette, si elle suppose un assemblage hétérogène ou hétéroclite, syncrétique ou hybride, etc. (v. AA.VV. 2001). Perte de pertinence : c'est le sort de toute étiquette conservée par paresse, alors que la perspective de scrutement d'une discipline évolue.

Une catégorie englobante : la rencontre des identités

Ainsi en va-t-il, si user de cette métaphore équestre est permis, du cheval au galop. Vous montez un cheval au pas, vous lui demandez le galop, il le prend, il l'a pris, ce galop, tout va bien, et soudain, un cri répété, une injonction réitérée de l'*admonitor* (demeurons dans les arts plastiques, employant pour désigner le moniteur ou la monitrice d'équitation un mot cher à Leon Battista Alberti). Et ce cri c'est « Tu le montes, tu le montes, ce galop, à chaque foulée ! ». Tout allait bien, le cheval galopait ; tout va mal, le galop n'est pas patemment, correctement, définitivement monté en son galop. Ainsi en va-t-il pour atteindre à la conjonction réelle entre théorie et empirie alors même qu'on la croyait atteinte, mais ce n'était que la conjonction apparente : il la faut monter, il la faut construire, la réelle conjonction. Il s'ensuit que nous avons affaire, avec notre corpus – ou plus exactement avec le référent de notre titre, composé de deux villes –, à une double question, à un double rapprochement à envisager : le rapprochement de la minutie historique et de la rigueur abstraite qui est un mouvement d'ordre épistémologique, et le rapprochement d'ordre discursif (par opposition au précédent qui est métadiscursif), c'est-à-dire celui qui finit par produire (ou finit par ne pas produire, demeure impuissant à produire) un discours d'hybridité. Car c'est bien en termes de rapprochement qu'il nous faudrait parler à ce sujet, en termes de mouvement et non de fixité, celle qui se

dit aussi, en l'occurrence, mixité voire métissage [Laplantine, Nouss, 1997] et tend à être considéré au départ plutôt qu'à la fin, éventuellement dans l'heuristique initiale mais rarement dans la description finale.

C'est donc ce récit qu'il nous faut conter, ce récit d'un rapprochement qui aboutit (ou n'aboutit pas, tous les récits ne font pas leur héros heureux, il est bien dans l'historicité des Sisyphe qui renoncent, des Tantale qui s'épuisent hors de l'éternité toujours renouvelée), ce récit d'un rapprochement qui aboutit à la conjonction d'un Sujet et d'un Objet, étant entendu qu'immédiatement nous devons ajouter qu'il s'agit de deux récits, l'Objet du premier programme étant le Sujet du second, et le Sujet du premier l'Objet du second. Voilà ce que l'on appelle le récit de la rencontre, celle-ci étant entendue comme rapprochement dynamique et décomposable des identités qui s'altèrent et se trouvent tout à la fois dans cette rencontre même. Pour le proférer et le mettre en forme, nous disposons d'au moins un instrument qui a lui-même évolué et a pris diverses allures, l'échelle de Kim. Une série de stades y sont décrits et articulés, voire formalisés, qui mènent de l'ignorance réciproque à la rencontre des éléments en jeu, de la reconnaissance de l'Autre à son altération, de l'altération à la cohabitation et à la synergie, et plus loin encore, éventuellement, à l'empathie par exemple ou à la fusion [Kim 1992, Costantini, 1992, 1994, 2002].

Cette échelle, qui n'est certes pas le seul instrument à le permettre, autorise le double rapprochement qu'il faut inéluctablement considérer si l'on veut dire avancer quoi que ce soit sur un objet mixte. Cette échelle mais elle possède assurément une certaine vertu heuristique. Quant au rapprochement inéluctable pour parler du mixte, ou composite, j'ajouterai simplement cette question : « existe-il du pur, est-il quelque chose qui ne soit composite ? » ou pour la reformuler en termes temporalisés et non ontologiques : « naît-il quelque chose qui ne soit pas généré par une rencontre entre au moins deux éléments, est-il donc autre chose que de l'hétérogène, littéralement ? ». La question est de sémiotique standard, posée notamment par Algirdas Julien Greimas [Greimas, 1976, 1983 et Greimas, Courtés, 1979], et, mieux formulée encore pour tenir compte de l'exigence de mouvement, « apparaît-il quelque chose qui ne soit généré par une rencontre entre au moins deux instances ? », la question relève cette fois de la sémiotique continuiste (ou subjectale si l'on veut, Jean-Claude Coquet pour être explicite, notamment 1984, 1997, v. Costantini, Darrault [dir.], 1996, Costantini 2001), au sein de laquelle s'insère cette échelle.

Trois catégories d'analyse : intrication, ajustement, hybridation

Mais la rencontre comme catégorie peut être analysée comme fondement syntagmatique d'au moins trois types de processus. Imaginons un tableau allégorique et pompier dont le titre serait : *La Catégorisation se penchant avec sollicitude vers l'Erudition qui l'appelle à grands cris*. Dans l'assistance peu nombreuse peut-être, comme dans *L'Ecole d'Athènes* de Raphaël, on trouverait

une population choisie, plus ou moins ordonnée sinon hiérarchisée, de concepts et de notions, d'instruments et d'expressions, souvent affublés de noms grecs, latins ou allemands, tels que *Verstrickung*, *Diathigè*, *Harmonia*, *Curiositas* ou encore *Capacitas*. Nous choisissons de suivre ces trois-ci, dans leur version française : l'intrication, l'ajustement, l'hybridation. Chacune de ces notions possède une histoire sémiotique plus ou moins développée et plus ou moins répandue. La première, *l'intrication*, renvoie aux deux aspects d'une même réalité : tout est fluence, selon le mot d'Héraclite, qui doit néanmoins le formuler en deux mots et en trois syllabes (Πάντα ῥεῖ, tout est flux)... c'est-à-dire rythmer la fluence, dire la continuité par la discontinuité. Et ce tout unique, ce fleuve par exemple dans lequel nous ne nous baignons qu'une fois, comme le rappelle Platon dans le *Cratyle* (402a), est fait de mille flux (et de mille moments) qui ont (ou n'ont pas) la même genèse. Τὸ ἐν – πλέον. L'Un est Multiple, le Multiple naît de l'Un, mais aussi l'Un du Multiple. Ces mille flux qui constituent mon fleuve sont (ou ne sont pas, mais peut-on jamais l'exclure ?) imbriqués, corrélatifs, parallèles, croisés, hiérarchisés en dominants et dominés, etc. Bref, au regard de l'observateur attentif, plus qu'attentif, scrutateur des phénomènes, ces phénomènes relèvent de la *Verstrickung* [Schapp 1953], l'intrication. Alors l'activité analytique, *ana-lusis*, étymologiquement « dé – liaison », et singulièrement l'activité sémiotique, est une entreprise de désintrication : désenchevêtrement des multiples histoires scandées par des rencontres, non-rencontres, presque rencontres, etc., et désempêtréement des multiples forgeries d'identité. Cette activité rend compte de la multiplicité des fils entortillés, pour prendre une autre métaphore, et de leur entortillement, elle est désentortillement, désembrouillage de l'imbrouille, vieux mot français remplacé ensuite par le mot italien qui est à son origine, *imbroglio*. Comment feindre en effet de croire que l'histoire du monde soit autre chose qu'un imbrouille, un imbroglio, ce terme qui, selon un vieux dictionnaire¹, désigne « une intrigue très compliquée dont il est très difficile de suivre le fil »?²

Un concept utile, passablement oublié, est celui de *diathigè* – généralement traduit en français par « contact » ou « assemblage », – concept issu des réflexions des grands philosophes atomistes du cinquième siècle avant J.C.³

¹ Louis-Nicolas Bescherelle, dit Bescherelle aîné, *Dictionnaire national, ou dictionnaire universel de la langue française*, 1856, t. II, s.v. imbroglio.

² Sur la dissociation des deux opérations de désintrication (désenchevêtrement et désempêtréement, deux traductions possibles proposées en français pour *Verstrickung*) en relation avec la dualité des options sémiotiques de l'École de Paris, cf. Costantini 2006, 2011).

³ Rappelé, contesté aussi, par Aristote au livre I de sa *Métaphysique*, 985b, 12–13 : « ils [Leucippe et Démocrite] réduisent ces différences [fondatrices de toutes choses] à trois : la forme, l'ordre et la position σχῆμά, τάξις, θέσις. A les entendre, l'Être ne peut voir de différences qu'à ces trois égards : configuration, contact et tournure, ῥοσμῶν,

Pour eux, toutes choses coulent, s'écoulent, et ne diffèrent au fond que par trois traits, *comment ça se coule* (c'est le *rusmos*, autre forme de *ruthmos*, notre rythme, modifié façon aristotélicienne en *skhèma*, « forme »), *comment ça se tourne* (la *tropè*, aristotélicien *thèsis*, « position »), et *comment ça se situe* (la *diathigè*, aristotélicien *taxis*, « ordonnance »). Cette triade n'est pas sans importance pour la sémiotique, en particulier cette sémiotique attentive à la continuité des choses plutôt qu'à leur discontinuité, à la fluidité des mouvements plutôt qu'à la fixité de leur contour, au glissement qui fait les passages plutôt qu'aux cassures d'où naissent les ruptures et les fractures, quand, inversement, la reformulation aristotélicienne, vraisemblablement aristotélicienne, traduit une attention plus marquée à la distinction sinon à la discontinuité, au statisme sinon à la fixité, aux scissions sinon aux cassures. Mais la *diathigè* nous importe particulièrement ici au sens où elle nous incite à chercher les lieux de contact, à dégager la série des points de contact pertinents, ainsi qu'à construire leur hiérarchie. Cependant, nous utiliserons, dans un esprit voisin quoique dans un contexte différent, le concept sémiotique assez récemment mis en valeur – depuis vingt ans tout de même – d'*ajustement*⁴. C'est affaire de contours de formes qui s'épousent, et dont on cherche à saisir la dynamique, au moins en distinguant les modes de la rencontre : on évoquera aussi bien l'effleurement que le retrait⁵, on parlera d'effacement, de frottement, de rupture d'alliance et autres⁶.

διαθυγή, τροπή; et de ces trois termes, la configuration répond à la forme ; le contact répond à l'ordre; et la tournure, à la position. Par exemple, la lettre A diffère de la lettre N par la forme ; AN diffère de NA par l'ordre ; et Z diffère de N par la position ». Cf. VIII, 1042b 11: « Démocrite paraît penser qu'il y a, entre les divers objets, trois différences essentielles : le corps, sujet commun en tant que matière, est un et identique ; mais les objets diffèrent ou par la *configuration*, c'est-à-dire la forme, ou par la *tournure*, laquelle est la position, ou par l'*arrangement*, c'est-à-dire l'ordre. »

⁴ Comme l'écrit Eric Landowski (2002), « sa définition en tant que métaterme est précise : il désigne une forme d'interaction sans destinataire ni règles préétablies, hors contrat, où le « meilleur » ne peut être atteint qu'au risque assumé du « pire » et l'accomplissement mutuel des partenaires qu'à la limite de l'accident. Si du sens et de la valeur prennent forme sous ce régime, c'est en effet à la faveur de processus qui, n'étant ni programmés ni aléatoires ni guidés par la logique calculatrice de sujets se manipulant les uns les autres, ne dépendent que de la découverte de rapports *justes* dans l'immanence d'un face à face direct entre actants ».

⁵ V. Michel Costantini & Kim Young Hae, « L'effleurement et le retrait », in Bertrand Rougé (éd.), *Ratures et repentirs (Rhétorique des Arts V), Actes du cinquième colloque du CICADA*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 1996, pp. 73–81.

⁶ V. Jean-Claude Ameisen, *La sculpture du vivant : le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, Seuil, 1999. Ce livre, et la pensée de son auteur, savant immunologie et poétique conteur, devraient être l'objet d'études sémiotiques approfondies.

Si l'analyse de l'intrication vise à discerner les éléments de la rencontre, et à les suivre dans leur déploiement diachronique – la façon dont les fils se tressent en torons, dont les torons composent des cordages –, si l'analyse de l'ajustement permanent entend cerner au mieux les coïncidences et les dissidences, l'amorce des dissensus et l'aboutissement des consensus, privilégiant dans l'histoire des rencontres le moment de l'adaptation, l'hybridation, elle, est le cadre dans lequel l'analyse cherche à comprendre les moments de la co-opération, de la création commune : l'hybridation est cette action qui aboutit à l'hybride. Constaté ce dernier permet de remonter à une dualité présupposée, de pratiquer en quelque sorte une archéologie du mixte. Voilà donc pour le pôle « pertinence des catégories » : il nous paraît que les transferts culturels peuvent être appréciés à l'aune de ce genre de concepts ; en face posons trois aspects du pôle « minutie des faits ». L'ambition serait de les faire se rejoindre, mouvement de jonction qu'on esquissera à peine ici. Ces trois aspects sont les noms, les gens, les formes. Tâchons de lier chacune de ces approches « par le petit bout de la lorgnette » à une conceptualisation dominante, respectivement l'enchevêtrement, l'ajustement et l'hybridation.

II. Noms de ville, jeux des langues : enchevêtrement et ajustement

Le choix du corpus est lié au lieu d'énonciation initial de ce texte, Istanbul ⁷, mais il ne l'est pas sans bonne raison. Car si l'on veut vraiment voir ce qui peut se passer, dans une phénoménologie de l'interculturalité d'où pourrait sourdre éventuellement une sémiotique, cette réflexion sur les noms de ville ne peut que nous intéresser. On sait combien les noms propres, et singulièrement les noms de ville sont signifiants, porteurs de richesses latentes ou patentes, enfouies ou ostensibles, oubliées ou obsédantes ⁸. Iuri Lotman et Boris Uspensky ont écrit

⁷ Le présent article est une version très remaniée de la conférence « Interférence des modèles culturels : Constantinople, Venexia, Istanbul » prononcée en 2007 à Istanbul, et publiée in Mehmet Üstünipek (éd.), *Semio 2007, VIII. Uluslararası Görsel Göstergebilim Kongresi AISV-IAVS*, « Görünürün Kültürleri », vol. II, Istanbul Kültür Üniversitesi Yayınları Yayın n°62, Istanbul, 2007, pp. 1243–1253.

⁸ Ainsi trouve-t-on dans les *Contes Byzantins* de Iuri Petrunin (Петрунин Юрий Юрьевич, *Византийские сказки*, КДУ – издательство в МГУ им. М. В. Ломоносова, Moscou 2016), belle fantaisie qui nous transporte du présent au passé et inversement, un jeu constant sur les diverses appellations, celle des villes, notamment avec l'alternance de Константинополь et de Царьград, et celle des personnes (Grecs, Byzantins, Romains pour désigner la même population). Le livre s'ouvre et se clôt d'ailleurs sur cette dernière problématique ; la fin en est un bref dialogue doublé d'interrogations, en écho à l'initiale du livre : « – Vous êtes Grec ?, demanda l'invité. – Non, je suis Romain, répondit l'hôte. Et vous ? ».

de belles choses là-dessus, notamment sur la valeur du signe en cette affaire, valeur variable selon l'énonciataire, selon son époque, son appartenance ethnique ou sociale, sa mémoire clanique et personnelle, mais aussi selon ses projet, visée, intentionalité (*intentio lectoris* ici – et non pas *auctoris*): Sankt-Petersburg fut leur objet de prédilection, mais aussi Moscou, et de ce fait la mise en rapport avec nos noms de ville, autour du nom de Rome. Iuri Lotman et Boris Uspenski, dans leur article de 1982, établissent les bases d'une sémiotique intertextuelle et interculturelle : ils soulignent « la double nature de Constantinople », symbole politique accentuant « le bien et la sainteté », comme Jérusalem, et, comme Rome, « le pouvoir et la royauté ». D'un point de vue diachronique, ils notent que « au moment où à Byzance on assiste à un triomphe de l'islam sur l'orthodoxie, en Russie c'est le contraire : un triomphe de l'orthodoxie sur l'islam qui s'accomplit » [Lotman, Ouspenski 1990, 78–79].

*Premier voyage, de Byzantion à Konstantiniyye :
un fil gréco-turc, conquête et révolution*

L'écheveau que nous essayons de démêler est fait de fils langagiers – qui, pour certains, perdurent depuis plus de 2600 ans –, enchevêtrement de noms ou de périphrases pour désigner des villes, qui ne concerne guère que quatre cités, et autant de langues : le grec (y compris byzantin), le latin, le vénitien, le turc (et marginalement le russe). Ces dénominations de ville sont des signes de la transculturalité, des véhicules de transferts culturels attestés ou projetés, pour autant que les noms véhiculent des sens, pour autant que les noms sont des signes. Pour commencer, Constantinoupolis – le grec mieux que le latin Constantinopolis –, ville de Constantin, l'homme qui fit le monde occidental chrétien – pas à lui seul, certes –, l'homme par qui la mégarienne Byzantion, changea de nom et de statut, deux transformations évidemment en rapport, bien que l'intention de l'empereur soit vraisemblablement autre, non pas « créer une seconde Rome, oppos<ant> une Rome chrétienne à la vieille capitale païenne », mais plus « simplement désirant se doter d'une résidence à son goût » [Veyne 2007: pp. 160–161]. Mais pour les destinataires à la réception de l'acte, le glissement sémantique aura lieu, comme en atteste Socrate le Scolastique, dès le premier centenaire de la re-fondation : la seconde Rome, synchronique, deviendra, diachroniquement, la nouvelle Rome, ce qui engendrera la possibilité d'une troisième⁹...

⁹ *Histoire ecclésiastique*, I, 16 (Constantin ayant agrandi et embelli Byzance) « changea son nom en 'cité de Constantin', et ordonna de l'appeler deuxième Rome, par une loi gravée sur une stèle de pierre, au lieu public dit Stratégion, près de sa propre statue équestre ».

Cette cité porte le nom du refondateur, dans la tradition païenne du monarque (re)fondateur de cités, tel Alexandre créant plus de dix Alexandrie ou, pour Byzance elle-même, Septime-Sévère l'agrandissant, la rénouvant, la renommant Augusta Antonina en l'honneur de son fils¹⁰. Et le nom, maintenu par delà les siècles, de « ville de Constantin », dit assez, en ses profondeurs, le lien entre la culture grecque païenne et la nouvelle culture gréco-romaine se redoublant de la judéo-chrétienne, s'infléchissant, se revivifiant par la greffe de celle-ci. Le contexte d'énonciation du nom nouveau déterminera la valeur sémique de ce nom : la deuxième Rome sera une Rome chrétienne.

Le nom nouveau de Constantinople est affaire de mouvement. Qu'il suffise de se souvenir que le nom officiel gravé sur les monnaies ottomanes fut longtemps, plusieurs siècles durant, Kostantiniyye ou Konstantiniyye, qu'il suffise de constater que ce nom perdure, quelque peu paradoxalement dirons-nous, comme titre de la revue de langue turque lancée par le groupe Etat Islamique en juin 2015, pour appeler à la conquête d'Istanbul ! Mais Istanbul alors ? Une autre greffe se profile dans ce nom, comme ce fut et comme c'est et ce fut répété à l'envi, encore que pas toujours très précisément. La dénomination est turque, quoique grecque au moins par approximation, de dérivation populaire, et sans grande altération phonétique : [je me rends] à la ville, *eis tèn polin* se prononçait en grec byzantin quelque chose comme *istimból(i)*, donc pas très loin de /istanboul/. L'intérêt de l'histoire est la procédure par tuilage, par laquelle un nom pratique ancien (les Turcs employaient İstanbul, c'est-à-dire du grec adapté, pour désigner la ville dès avant sa prise en 1453, mais leur langage officiel connaît surtout Konstantiniyye, du grec arabisé (al-Qustantiniyah) adapté en ture jusqu'au dix-huitième siècle, voire au dix-neuvième, tandis que İstanbul devient tout à fait officiel seulement dans le courant de ce dernier siècle, puis unique et exclusif à partir de 1923.

Deuxième voyage, de Roma à Москва :
le fil romano-russe, politique et symbolique

En latin classique, *Venetia* (prononcé /Ouenetiya/) désignait la région des Vénètes, non certes une ville qui n'existait pas, mais en revanche chez César, le conquérant des Gaules, la future ville française, bretonne, de Vannes. Mais en latin médiéval *Venetia* correspondait au vénitien Venexia, écrit aussi Venesia, prononcé vraisemblablement dans tous les cas /Vénéssia/. On eut aussi Vinegia, Venegia ou Venezia en italien commun. Ce nom ne raconte plus guère l'Asie mineure, mais le signifiait clairement aux penseurs officiels de la République de Venise. Ainsi dans la première moitié du seizième siècle, Marco Antonio

¹⁰ Voir la discussion dans Anne-Valérie Pont, « Septime Sévère et Byzance : l'invention d'un fondateur », *Antiquité tardive*, 18, 2010, pp. 191–198.

Sabellico fait descendre les Vénitiens des Troyens, par le biais d'Anténor. Mais, par-delà la récupération mythique assez fréquente au seizième siècle, l'histoire dit autre chose : que Venexia est une fondation byzantine, que trois de ses quatre premiers doges sont, de nom, plus grecs qu'italiens, car Paoluccio Anafesto, ce n'est guère qu'un Anaphaistos, et les deux Ipato sont des Hypatos, mot grec qui dit le « supérieur hiérarchique »¹¹. Et justement ils sont plus grecs qu'italiens de fonction : ce sont des gouverneurs au nom de Byzance ou de Ravenna, des exarques, ou sous-exarques. Les titres qu'ils portent, comme *magister equitum* ou *tribunus*, nous font comprendre cette imbrication complexe : des mots latins, indubitablement, mais une titulature grecque, la titulature de ces Byzantins qui se nomment, se nommeront, se feront nommer Romains, selon cette osmose dont nous avons de nombreux témoignages justement dans les noms de ville. Un seul exemple : Üsküdar, Scutari, Escudaire, du grec byzantin d'origine latine *skoutarion*, désignant une institution et campement militaires, très exactement le camp du corps d'élite des écuyers, munis d'écus (*scutarii*), qui se tenait non loin de là, à la pointe de la Vache. Inversement, lorsqu'au neuvième ou dixième siècle, l'ancien *dux* nommé par Constantinople est devenu, depuis longtemps déjà, le *Dose* (doge) élu de la ville, il aime à porter une titulature byzantine et grecque, il aime à se parer du titre de protospathaire ou de proèdre, ou encore, toujours dans ce latino-grec expressif de la volonté de succession de Rome, *imperialis protosebastos*.

Or, malgré les avatars politiques, les victoires et les défaites, les dépendances et les indépendances, ces villes ne changent pas de nom, ou pas vite, une fois clairement affirmée la pertinence de ce nom : pour Venise, il s'agit de son extension, ni aussi vaste que l'antique région des Vénètes ni aussi restreinte que le premier déplacement des gens à Rivalto et leur installation dans cette zone, futur Rialto ; pour Constantinople, il s'agit de son renouvellement et de sa portée symbolique, plus moderne que l'antique colonie des Mégariens et tous ses avatars – sa modernité est d'être porteuse de la nouvelle religion –, et, si vraiment les noms sont des signes, nous admettrons que d'une certaine façon ces villes non plus ne changent pas, ou pas vite, ou pas complètement, de sens, de valeurs investies, certes enfouies différemment, stratifiées différemment, patentes ou latentes, mais que ces valeurs s'affinent, se redoublent par des périphrases en forme tantôt d'explication étymologique tantôt de détermination concurrentielle. Ainsi, dans son Eloge de Venise du 23 août 1570 pour la consécration du doge Mocenigo, le polygraphe et polypraxe Luigi Groto propose une étymologie fantaisiste mais sympathique du nom de la ville : ce

¹¹ Marcello Tegalliano, le deuxième doge, porte un surnom qui évoque aussi du grec (par exemple τηγάτιον, un diminutif du classique τάγηνον, hellénistique et byzantin τηγάτων, poêle à frire), mais aucune étymologie vraiment satisfaisante ne peut être produite.

serait pour déclarer à ceux qui la quittent, dans une douce prière, *Veni etiam*, « Reviens, viens encore... » en latin¹². Il s'agit en somme de signifier dans le nom même de la ville un mouvement, et même un double mouvement.

On se souvient que le nom nouveau de Constantinople, Istanbul, était aussi une affaire de mouvement. La puissance selon la position (dans la chaîne de l'histoire) et par le mouvement (dans les relations interurbaines, soit finalement internationales, par l'ancienneté et par l'attractivité : ce sont les deux pôles qui assurent le nom de la ville d'être signifiant, et dans une certaine idéologie, un signifiant fort du pouvoir. Si ces villes ne changent guère de nom, elles se déplacent par leur surnom. Mouvement et déplacement : la deuxième Rome (ἡ δευτέρα Ῥώμη) est devenue nouvelle Rome (Νέα Ῥώμη), porteuse de renouvellement plus que de succession. Mais Venexia aussi ! A preuve, dès 1393, cette médaille commémorative signée Marco Sesto, qui y a figuré à l'avant le buste de l'empereur romain Galba, au revers une figure féminine se tenant debout sur une roue de la Fortune, avec le *vexillum* de Saint Marc, et l'inscription *Pax Tibi Venetia*. D'autres médailles à visée « impériale » suivront, comme celle du doge François Foscari vers 1430, *Venetia magna*, la Cité assise sur un trône, portant épée et bouclier, foulant aux pieds les peuples soumis – deux hommes allongés. Près de cent cinquante ans plus tard, au plafond de la salle du Grand Conseil on trouve représentée une autre Venise (...), assise au-dessus de diverses tours et villes, à l'imitation de cette Rome, que l'on voit sur les médailles assise au-dessus du monde ; au-dessus de sa tête une Victoire ailée la couronne de laurier, selon le Camaldule florentin Hieronymus Bardus à la fin du livre II de ses *Cose notabili della città di Venetia*, paru posthument en 1606. Déplacement de surnom, qui correspond au mouvement de l'histoire rêvée, au mouvement du discours de l'histoire, mais répond aussi au déplacement du réel ou contribue à le créer, dans un rapport dialectique complexe.

Les voyages de personnalités fortes, significatives notamment les déplacements physiques d'artistes sont aussi porteurs de transferts multiformes (influences, appropriations, exportations, etc.) du sens¹³. A cet égard, la venue à Venise du Florentin Jacopo Sansovino, qui avait appris son art à Rome et l'y avait exercé avec bonheur, constitue une belle illustration de ce genre de déplacement hautement symbolique : en 1527, lors du sac de la Ville éternelle,

¹² Philippe Sollers n'a évidemment pas manqué de le citer dans sa *Fête à Venise* [Sollers, 1991, « Folio », pp. 230–231]: « Titien, à 93 ans, a entendu ce discours d'été : (...) De ce désir d'y retourner qui pèse sur tous ceux qui la quittèrent elle prit le nom de *venetia*, comme pour dire à ceux qui la quittent, dans une douce prière: *Veni etiam*: reviens encore ». Il fera du passage du discours de Groto *l'Eloge* préluant au *Prélude* qui ouvre son *Dictionnaire amoureux de Venise* [Plon, 2004].

¹³ V. Michel Costantini, 1779 *Les nuées suspendues, Voyage dans les arts européens au siècle des Lumières*, « Intersémiotique des arts », L'Harmattan, Paris, 2009.

Sansovino parvient à s'enfuir, et décide de se fixer à Venise ; malgré les sollicitations pressantes, il demeurera au service de la République, servant le dessein du doge Andrea Gritti : faire de Venise la nouvelle Rome, comme le chantait l'Arétin, ami de Sansovino au demeurant, dans son *In laude di Venetia*, vers 1535. « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis », aurait pu déclarer le poète s'il eût été le Sertorius de Corneille. Il s'afflige plutôt : *Nè più è Campidoglio il Campidoglio* (« Le Capitole n'est plus le Capitole »), mais l'espoir renaît, une autre Ville éternelle succède à la pauvre saccagée : *Gli marmi meschi, le mosaichi e gli ori / Giamai non verra tempo che corrompa* (« Les marbres variés, les mosaïques, les ors, ne verront jamais le temps les corrompre »). Contraste absolu pour le pouvoir absolu entre le passé révolu et le présent pour l'éternité :

Rome déjà n'est plus, qui était toute puissante,
Et toi tu vis en reine, quand tu n'étais rien.

Un pouvoir qui se manifeste, se signifie très concrètement dans le puissant Arsenal au demeurant toujours rénové et renforcé (surtout à partir de 1453, pour la raison qu'on imagine), toujours embelli, notamment en son entrée monumentale réalisée en 1460 par Antonio Gambello, la *Porta magna*, ponctuation suprême d'une véritable *via triumphalis* à la romaine, pour la visite mensuelle du doge. Derechef l'Arétin, dans la même pièce, nous explique qu'on n'a aucun souvenir, aucun témoignage de l'existence chez les Romains d'un Arsenal de la qualité de celui de Venise. Quant à Sansovino, qui devient désormais une sorte d'architecte d'Etat, il s'occupe de construire, reconstruire ou remanier tout le réaménagement de la place Saint-Marc, centre du pouvoir.

De la translation symbolique accomplie par le voyage à la translation du pouvoir impérial, il n'y a que peu d'écart. Voilà alors que se noue un autre fil, celui qu'on résume sous le nom de *translatio imperii*, ici représentée par le nom des villes (transfert onomastique et culturel du pouvoir, *translatio urbis*). Ce qui se dit dans le nom, et particulièrement dans un des noms russes de Constantinople, c'est bien en effet une affaire de pouvoir, et de pouvoir romain. Цариград, la troisième Rome est celle où le tsar succède au César : notez que si le premier mot dérive du second, ce dernier (Καῖσαρ) désignait à cette époque le troisième ou quatrième personnage seulement de l'Etat byzantin (après *basileus*, pour l'empereur, le *sébastokrator*, également, un peu plus tard, le *despotès*). Ainsi, lorsque Ivan III l'utilise, après avoir épousé en novembre 1472 la nièce de Constantin XI, Sophie Paléologue, il se pense et se pose, sous une dénomination objectivement modeste (sinon subjectivement), comme successeur de l'empereur de la deuxième Rome, qui portait le titre, lui, de roi. De là peut se légitimer le fil de la Troisième Rome (Москва - третий Рим), dont on trouve la première trace dès 1453, chez le moine Thomas, dans son *Éloge funèbre* du grand-prince Boris Aleksandrovič de Tver. Ce sont néanmoins les lettres de Philothée de Pskov, au début du siècle suivant, qui rendirent la cause célèbre,

et surtout assignèrent à Moscou cette prestigieuse prétention, assez vite dévoyée d'ailleurs, car Thomas pensait plutôt à Tver, et bientôt, vers 1490, Dimitri Gerasimov le Scolastique (Дмитрий Схоло́стик) pense à Novgorod¹⁴.

Venezia-Konstantiniyye : contacts et contrats

Qui dit voyage dit rencontre, qui dit rencontre dit ajustement. Pour la langue diplomatique du quinzième siècle, le grec est un pivot interculturel, en l'occurrence translinguistique – un opérateur d'ajustement entre le monde des Francs et le monde ottoman. Hautement symbolique dès lors sera, dans la longue histoire des relations entre l'Orient turcophone et l'Occident italoophone, la série de traités passés par les Vénitiens avec les sultans tout au long de la première moitié du quinzième siècle, qui n'est pas l'époque de l'inéluctable comme on a tendance à le penser à partir de la fin de l'histoire que nous connaissons, « chute » ou, de l'autre point de vue, « conquête » de Constantinople. Cette époque est au contraire celle de tous les possibles. De tous les possibles militaires (les défaites, les difficultés ne sont pas unilatéralement byzantines, qu'on se souvienne seulement de la déferlante mongole menée par Timur-Lenk, qui défit les Ottomans en 1402). De tous les possibles théologiques : Orthodoxes et Latins sont susceptibles de s'entendre, et d'apparaître unis, comme en témoigne l'inscription de la médaille du concile florentin (« Sous Eugène IV Pape, l'an du Christ 1441 ils s'unirent »), et entre Mahométans et Chrétiens aussi, l'espoir est permis, semble-t-il, puisqu'en 1461, le grand humaniste Enéas Piccolomini, devenu pape Pie II, demande à Mehmet II de se convertir¹⁵. De tous les possibles culturels aussi. Tous les jours le Sultan se fait lire les auteurs grecs, latins et l'histoire de Rome, notamment Diogène

¹⁴ Alar Laats, *The Concept of the Third Rome and its Political Implications* [en ligne] http://www.ksk.edu.ee/wp-content/uploads/2011/03/KVUOA_Toimetised_12-Laats.pdf Kaitseväe Ühendatud Õppeasutused (Estonie).

¹⁵ Loin de nous d'ignorer que le jeu politique, plutôt que religieux, est bien plus complexe, que la lettre ne fut pas envoyée, qu'elle était destinée à faire peur aux princes italiens turcophiles, etc. [Viallon 2011]. Mais elle symbolise parfaitement, dans cette partie de billard à grande échelle, le *possible*, voire le *souhaitable* que certains, à certains moments, appellent de leurs vœux : un état fort remplaçant le vieil empire décadent, et de toute façon déchu, dont le maître, qui porte un nom prédestiné (comme le croit Georges de Trébizonde Георгий Трапезундский, Grec né dans la Crète vénitienne, éduqué en Vénétie, et réitérant demandes d'audience et écrits en ce sens dès 1453), deviendrait, pour peu qu'il se convertît, le Constantin nouveau, roi du monde fondant en un chrétienté et islam : voir ses lettres à Mehmet II et son traité de 1467 *Au divin Manuel qui sera sous peu roi de l'univers* car Mehmet, selon lui, est une variante d'Emmanuel... Parallèlement, Laurent de Médicis fait graver par Bertoldo di Giovanni, élève de Donatello, une médaille qui porte au recto l'inscription « Mahumet, Asie ac Trapesunzis Magneque Gretie Imperator », inspirée par celle de Costanzo (v. ci-après).

Laërce, Tite-Live, Quinte-Curce : chose normale au fond pour quelqu'un qui se veut – et veut être reconnu comme tel – le successeur de l'empereur des Romains, ces *Romaioi* (Ῥωμαῖοι) qui sont le nœud nouant les fils de cette histoire d'héritage, tous ces fils dérivant de Rome l'impériale, jusque dans le nom des protagonistes, Romains d'Occident, Romains d'Orient, Romains du temps de la gloire romaine ou Romains du temps, plus de dix siècles plus tard, de la Rome transférée à Byzance. Quoi qu'il en soit, ces traités de paix ne sont rédigés ni en turc ni en vénitien, pas davantage en bilingue, mais bien en grec. Si la chose est somme toute naturelle pour celui du 20 février 1403, traité de Gallipoli, qui engage aussi l'empereur byzantin Jean VII Paléologue, les autres accords sont strictement bilatéraux. Le grec est bien la langue pivot de l'interculturalité duelle vénéto-turque. Ainsi, entre l'Orient turcophone et l'Occident italophone, nous ne pouvons écarter, nous nous devons de poser l'entre-deux hellénique.

D'un autre côté, la titulature turque fait une apparition remarquée dans le vocabulaire politique des états italiens, particulièrement celui de la Sérénissime. Une discussion serrée a été menée depuis longtemps pour en mesurer l'impact, et l'on en est arrivé à la conclusion (Mancini 1989) – que le vocabulaire institutionnel turc entre autres s'est répandu dans la deuxième moitié du quinzième siècle en Italie à peu près comme les emprunts au russe ou copies du russe au vingtième siècle au fur et à mesure que l'empire soviétique gagnait en ampleur et en influence dans le monde au cours des premières décennies du vingtième siècle, qu'en somme les osmanismes de ce temps-là furent similaires aux soviétismes de ce temps-ci. Les *Diarii* (Carnets) de Marin Sanudo, chroniqueur vénitien, qui courent de 1496 à 1533, sont éloquentes, avec *mutafaragà* (garde à cheval, turc *müteferrika*), *solachi* (palefrenier, turc *solak*), *emin* (surintendant) et en grand nombre – cinquante occurrences – *deftederi* (trésorier, ministre des finances, turc *defterdar*). Dans l'autre sens c'est surtout le vocabulaire maritime vénitien qui a essaimé chez les Turcs¹⁶. Mais le processus de transfert est particulièrement complexe puisque c'est essentiellement par le biais du recours des Turcs à des marins grecs qu'il s'opère. Marins grecs ou plus généralement chrétiens, qui encourageaient les plus grands risques – la mort, pour être clair – s'ils étaient récupérés, vaincus, par les flottes d'Occident. La chaîne linguistique se note d'abord dans le passage du vénitien au grec, notamment dans les divers ordres brefs, qui font le quotidien des marins, et auxquels il faut réagir vite, type « Volta ! » (« Vire de bord »), en grec βόλτα !, prononcé de même, Μόλα !, Mola !, « Donne du mou ! Σκάντζα ! Scansa ! « Evite ! », etc. Le tour de garde, la garde, se nomme βάρδια prononcée comme le vénitien *vardia* (et non l'italien *guardia*), de même que le patron de vaisseau de

¹⁶ Henry et Renée Kahane, Andreas Tietze, *The Lingua Franca in the Levant. Turkish nautical terms of Italian and Greek origin*, Urbana, University of Illinois Press. 1958.

commerce, παρτζινέβελος correspond au vénitien *parznevul*. Le grec passe au turc, parfois par l'arabe, comme cet *adromounon*, « croiseur », navire proche de la galère, provenant du grec δρόμων, comme ce petit canot, *gârib*, qui renvoie à *karabos*. Vénitien-turc : le vénitien *stadia*, qui désigne l'estarie, ou délai de chargement ou de déchargement d'un navire, donne en turc *istalya*. Grec-vénitien : ce que l'italien standard dira *loggia* (avec une tout autre étymologie) se nomme *liagô*, d'après ήλιακόν (*hiliacon*). La circulation générale s'illustre assez bien dans la séquence, incertaine néanmoins, qui mène du grec *sangara*, sorte de chaloupe dès Arrien historien romain de langue grecque, à *sandal* en turc qui en serait un écho, devenu, revenu en grec moderne *sandalos* ; mais entre temps on a l'apparition du vénitien *sandolo*, pour dire une barque à fond plat. Quant aux emprunts aller-retour, voici un exemple grec – vénitien – grec, puis un exemple grec (ancien et byzantin) – turc – grec (moderne).

Ainsi le vénitien *armizar* (comme l'italien *ormeggiare*) « amarrer », emprunté au grec byzantin ὀρμίζειν, puis altéré en *remeggiare* par analogie du nom italien de la rame, est entré dans le vocabulaire maritime du grec moderne sous la forme ρεμετζάρω.

Les anciens noms grecs de la pistache, πιστάκιον, et de la noisette (κάρνον) ποντικόν, ont survécu dans le turc sous les formes *fistik* et *funduk*. C'est là que (...) le grec moderne les a repris : φιστίκι et φουντούκι¹⁷.

Ainsi avons-nous participé à des voyages, assisté à des contacts et à des contrats, parfois triples, mais le plus souvent deux à deux, à des pénétrations, assimilations, altérations, ajustements, et quasi-créations.

Toutes ces catégories de la sémiotique continuiste et plus spécialement tous ces instruments de l'échelle de Kim peuvent être mis en œuvre ici, mais les données restent très ponctuelles, une titulature par ci, un nom de ville par là, ou encore du vocabulaire importé, noyé dans des phrases hétérophones. Ce sont « indices de l'interculturalité », plutôt que « signes ». indices insuffisants pour fonder une véritable création culturelle commune. Si nous ambitionnions de poser les jalons d'une recherche plus ample et au tissu plus serré, nous ne manquerions pas de mentionner l'anecdote de Maria Argyra, nièce de l'empereur Basile II, qui avait épousé à Byzance en 1003 le fils du doge Pierre II Orseolo, Giovanni, bientôt associé au pouvoir pour un an avant de mourir comme sa femme, de la peste vénitienne de 1007. Elle aimait l'eau parfumée pour la toilette, de beaux gants pour protéger ses mains délicates, les fragrances suaves pour les pièces qu'elle occupait, et elle portait les mets à la bouche au moyen d'une fourchette d'or, scandalisant par ses manières de princesse

¹⁷ Louis Deroy, *L'emprunt linguistique*, « Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège », Les Belles-Lettres, 1956.

byzantine – qu’elle était de fait –, les Italiens rustres de la terre ferme et les ascètes locaux. Pierre Damien par exemple, futur saint, s’offusquait vigoureusement dans son *Institutio monialis. Lettre à la comtesse Blanche*, de « ces petites piques d’or à deux dents », signes du péché et annonciatrices du pire destin. Mais non les Vénitiens, qui, eux, en furent plutôt fiers. N’oublions pas justement que fourchette, précisément, le *forchetta* toscan, se dit en vénitien *piron*, en provenance directe du grec byzantin *peiròunion*, prononcé *piròuni*, lui-même enraciné dans le grec ancien *perònion*, petite pique, petite agrafe. Là, nous touchons à un phénomène qui essaima, un phénomène où l’on peut voir un vrai « transfert culturel » du raffinement byzantin à la nouveauté vénitienne, qui finit par toucher le reste de l’Occident. Phénomène à mettre en relation avec d’autres essaimages, même si nous n’en retrouvons les traces que plus tard, pour faire système. La question est celle de la transformation du contact en ajustement et de l’ajustement à l’hybridation, en laquelle nous devons voir désormais un phénomène plus ample ; en tout cas, nous ne pourrions nous autoriser à parler d’hybridation que face à un phénomène plus ample et plus compact, mis en branle, poursuivi, prolongé par des individus ou des collectivités.

III. Des médiateurs, et des chances d’hybridation

Parlons donc, non plus des mots, mais des gens, et à travers eux, du contact – toujours la mise en corrélation de la théorie (l’ajustement) et de la phénoménologie (les gens, cette fois). Du contact naît la possibilité d’hybridation, qui produit l’hybride. De même que l’oranger naît d’un citronnier par une greffe, mais garde quelque chose de celui-ci qu’il ne retrouve qu’en mourant (par le gel, par exemple), de même le mot forgé par la combinaison d’étymons de deux langues – tel est le premier sens du mot « hybride » en français du dix-septième siècle –, ce mot garde quelque chose de l’amalgame, mais, aussi bien, s’intègre, parfois très vite, dans son nouveau milieu. Pour cette fabrication de l’hybride, nous suivrons quelques opérateurs choisis de ce processus, adoptant la tripartition greimassienne de 1973 [Greimas 1983, pp. 49–66] entre actants, acteurs et figures – « actant » qualifiant la position d’une instance d’action face à cette action (Destinateur, Sujet, Objet), « acteur » désignant un actant doté d’au moins en rôle thématique », c’est-à-dire participant d’une catégorie d’actions plus ou moins concrètes, plus ou moins abstraites (écrire, pêcher, peindre, manger, etc.), la figure se caractérisant par des traits spécifiques, s’individualisant, ne serait-ce que par son nom – c’est à ce niveau que nous nous sommes placé en donnant quelques indications jugées significatives sur Venexia, Constantinoupolis et Konstantiniyye.

L’actant Sujet de ce processus d’hybridation, pour ce que nous en évoquons, se répartit en trois grandes catégories d’acteurs, l’énonciateur vénitien, le grec, le turc (l’énonciateur constituant un rôle factoriel de niveau englobant), et ces qualifications différentes ont des conséquences sur la valeur et la force des mots,

plus exactement des actes d'énonciation. C'est vers ces actes que nous nous tournerons en sélectionnant des actes d'énonciation artistique (ou de méta-discours sur des discours de ce type) et à travers des figures spécifiques, pour tenter d'approcher le cœur du processus d'hybridation étudié, défini en son ampleur maximale, ampleur démesurée pour un propos de cette petite dimension, comme l'interculturalisation (notamment iconique) du monde oriental et du monde occidental aux XIVe, XVe, XVIe siècles, dont on conviendra (anticipons) qu'en pratique elle n'a jamais donné lieu qu'à des hybridations ponctuelles, très limitées, souvent d'ailleurs éphémères. Ces figures spécifiques, du point de vue qui nous intéresse, sont les *agents* individualisés de cette action globale, l'hybridation, quelques agents à valeur exemplaire, témoins ou facteurs de ses réussites et de ses échecs.

Joseph II, patriarche de Constantinople : le dessillement

Le moine Joseph, né vers 1359, peut-être fils du tsar bulgare Ivan Chichman, se rendit en Italie en compagnie de l'empereur Jean Paléologue pour participer au concile de Ferrare convoqué par le pape Eugène IV – très malade, il mourut à Firenze, où le concile avait été déplacé, en juin 1439, et son tombeau en terre italienne, à Sainte-Marie-Nouvelle, est un témoignage de cette *maniera greca* pratiquée aussi bien par des artistes byzantins en déplacement que par des artistes locaux les imitant. Le vaisseau impérial et les sept cents personnes de la suite voyageant sur trois galères *véniennes* louées par le souverain pontife débarquèrent à Venise, en février 1438. Lors de sa halte dans la cité des doges, Joseph apprend à ses hôtes, à leur grande surprise, que les émaux dont ils sont si fiers – ceux de ce sublime panneau d'autel qu'on nomme la Pala d'Oro – ne proviennent pas de l'église de la Sainte-Sagesse, mais du couvent du Pantokratôr, que les Vénitiens avaient occupé en 1204. Façon de rappeler à ses interlocuteurs, discrètement, voire élégamment, mais fermement, et par la même occasion à nous autres, outre qu'éthique et esthétique ne font pas forcément bon ménage, que la byzantinisation des esprits vénitiens, particulièrement en matière d'imagerie et d'expression artistique, n'est ni originaire (les formules artistiques byzantines ne dérivent pas de Ravenne) ni récente à l'époque où le vieux patriarche propose ce commentaire (les emprunts vénitiens ne commencent pas à la fin du quatorzième siècle, liés qu'ils seraient à la progression ottomane et à la fuite des cerveaux grecs, même si l'enseignement du grec à Florence par Manuel Chrysolôras, de 1397 à 1415, constitue un moment important voire décisif de ces rapprochements en forme de transmission, du point de vue thématique, et de diminution de la distance, du point de vue théorique). Au contraire il faudrait penser cette histoire de la byzantinisation dans le cadre de l'idéologie imagée – pour choisir cette vieille mais pertinente expression de

Nicos Hadjinicolaou (1973, 1976), docteur parisien, professeur crétois, dont le nom de famille même dit encore l'hybridité orthodoxo-musulmane. Les ajustements considérés ici sont ceux qui tendent à rapprocher, pour une synchronie donnée, approximativement fixée aux quatre ou cinq dernières décennies du quinzième siècle et à la première du suivant, des personnages représentatifs de la catégorie actorielle complexe « artiste humaniste d'Occident » et, en l'occurrence, pour leur donner leur nom d'agents de la narration : par exemple, Antonio Averlino (sous-catégorie « architecte-urbaniste »), ou Gentile Bellini (sous-catégorie « peintre »), et personnages représentatifs de la catégorie actorielle « artiste ottoman », tel Atik Sinan ou Kamâloddîn Behzâd. On essaie d'approcher ici un autre niveau du rôle actoriel, celui de *médiateur* [Costantini, 2015].

Cyriaque d'Ancône et Critobule d'Imbros : l'acculturation

Symptomatique de l'histoire du passage interculturel triple qui cumule naissance de l'humanisme italien, civilisation byzantine avec son héritage grec antique, et avènement du pouvoir osmanli, un homme important, plus ou moins oublié, en France du moins, sauf des épigraphistes grecs (personnellement je l'ai entendu nommer pour la première fois – et avec quel respect, quelle admiration ! – par Louis Robert, le grand épigraphiste, vers 1970, et depuis, quasiment jamais), est Ciriaco di Filippo de' Pizzicoli, natif en 1391 d'Ancona, à cette époque république libre, autrement dit Кириа́к из Анконы. Cyriaque voyage avec les marchands, des parents à lui, très tôt, et a même des fonctions politiques dans des villes diverses en ce territoire byzantin, qui, à l'époque, est plutôt une peau de chagrin. En septembre 1444, il débarque à Constantinople, puis gagne l'île d'Imbros. En compagnie d'Hermodore Michel Kritopoulos, savant antiquaire, il traverse l'île jusqu'à la métropole insulaire, qu'il visite : vestiges d'enceinte, bases et fragments de statues, pierres gravées de très vieux caractères. Le seul point dont nous retenons ici la pertinence : ce guide, aristocrate local, deviendra dix années plus tard, imitant la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, le narrateur admiratif de la geste de Mehmet II, sous le nom antiquisant de Kritoboulos... et aussi le nouveau gouverneur de son île natale. Là encore, une lettre, une petite lettre volée, violée, et tout change : le « fils de la Crète » (Kritopoulos), se mue en « volonté de discernement » (Kritoboulos), le savant byzantin des temps modernes se mue en historien antique, imitant Thucydide, pour célébrer le nouvel empereur venu de l'Est). Comme on ne prête qu'aux riches, on créditera longtemps Cyriaque d'avoir lu les bons auteurs grecs et latins à Mehmet II, quand c'est vraisemblablement une de ses relations, le médecin juif du Conquérant, Jacques de Gaète. L'anecdote sans doute fautive ne

nous indique rien sur la réalité historique, mais beaucoup sur la symbolique des échanges. Seuls le nom importe et la fonction actorielle de médiateur.

Gentile et Costanzo : l'image du pouvoir

Fils ou frère de Jacopo, Gentile Bellini vécut de 1428 environ à 1507. De ce point de vue, tout commence – fait significatif – par les demandes réitérées de Mehmet II faites à la République Sérénissime, plus de vingt ans après son installation à Byzance, de lui envoyer un bon peintre, et un bon sculpteur. La lettre du 1er août 1479 est rédigée en italien. Cette requête se solde au moins par le voyage de Bellini et le portrait bien connu. Mais il fut plus difficile d'obtenir un sculpteur et un architecte, comme demandé par une lettre en grec, cette fois, de janvier 1480. Gentile œuvra fort bien à Konstantinnyye, portraiturant comme on sait le sultan, mais aussi décorant des chambres du palais, sans ménager ses efforts pour peindre des scènes érotiques, des *cose di lussuria*, selon le marchand et aventurier vicentin Gian-Maria Angiolello, trésorier de Mehmet II au cours des années 1470, qui l'écrivit dans son *Historia turchesca*. Cela dit, même si en 1479 le projet de Venise d'envoyer Bartolomeo Vellano, un sculpteur élève de Donatello, à Istanbul, échoua, il ne faudrait pas faire de Gentile un *hapax*, un événement isolé dans l'histoire de la rencontre et de l'ajustement. Dans *L'Humanité* du 14 novembre 2004, Nedim Gürsel, l'auteur du roman *Les Turbans de Venise*, nous suggère de penser les possibles.

On peut parler d'un début de la Renaissance chez les Ottomans avec l'arrivée de Bellini qui n'a pas fait seulement le portrait du sultan mais a fondé un atelier de peinture (...). Mon personnage, Kâmil Uzman, pense que ce début de Renaissance chez les Ottomans aurait pu évoluer dans un sens positif si (...) Bajazet II n'avait pas pris le pouvoir. Si Djem, le prince cadet qui a été contraint de s'exiler (...) l'avait emporté, mon personnage pense que l'Empire ottoman aurait évolué autrement. Ce fut un coup d'arrêt.

Soit l'idée d'un ajustement potentiellement facteur d'hybridation qui avorte très vite, d'une éventuelle bifurcation qui n'a pas eu lieu, d'une greffe qui n'a pas pris. Toutefois, dès le printemps 1478, devant Venise, Ferdinand Ier, qui régnait alors à Naples, envoyait le peintre *vénitien* Costanzo da Ferrara, actif alors dans sa capitale, auprès de Mehmet II. L'artiste y demeura jusqu'en 1481, se rendant célèbre par ses portraits du Sultan, vraisemblablement peintures et miniatures, mais surtout par sa médaille version 1478, dotée au verso le Conquérant à cheval. Or, ces deux configurations, portrait et statue équestre, sont extrêmement éloquentes de l'acculturation, étant les deux grandes formes de célébration du pouvoir et spécialement du pouvoir acquis par la conquête dans l'Italie de l'époque, conférant à son bénéficiaire, en outre, la gloire dans l'immortalité [Fémelat, 2012]. C'est sans doute sur ce thème du pouvoir politique qu'il faut se tourner pour trouver une *diathigè* bien précise, encore qu'elle soit aussi peu durable, et commence par un échec. Le graveur

et médailliste Matteo de' Pasti, envoyé en 1461 par le maître de Rimini, Sigismond Malatesta, pour broser le portrait, bien avant tous les autres donc, du Sultan Mehmed II, fut arrêté en Crète par les Vénitiens comme espion, car il était porteur du traité de Valturio, *De re militari*, cadeau de la part de Malatesta. Ouvrage, que Matteo avait lui-même illustré dès 1455, et qui faisait craindre aux Vénitiens que ce dernier usât de sa qualité d'inspecteur des fortifications de Malatesta, et renseignât les Ottomans sur la nouvelle architecture militaire, voire les intentions et la stratégie politique des républiques et princes italiens.

Philarète et Christodoulos : le pouvoir dans la pierre

Transportons-nous quelques années plus tard, en évoquant le Florentin Antonio Averlino, dit Filarete, Φιλάρετης, « qui aime la vertu », de son nom d'humaniste. Il élabore dans son *Trattato di Architettura* une cité utopique, Sforzinda, dédiée à son maître Sforza, duc de Milano ; construit des bribes de son utopie, comme l'Hôpital principal de Milano, partiellement réalisé entre 1463 et 1467; enfin inspire sinon supervise des lieux d'ailleurs, des *contacts* de culture voisins de la greffe, comme à Istanbul plusieurs mosquées, mais au premier chef l'ensemble (la *killliye*) autour de la mosquée du Conquérant, et sans doute le remaniement d'une forteresse successivement circulaire, pentagonale, augmentée de deux tours vers 1350, et donc dite Heptapyrgion, « les Sept-Tours », Yediküle en turc. Mehmet II la fit reconstruire en 1457 pour qu'il ne lui arrive pas, à lui, ce qui était arrivé au pauvre Constantin XIII. Les ouvriers, Kritoboulos le note, y sont des Grecs (« des prisonniers 'romains' ») et les concepteurs aussi, sans doute inspirés par Averlino. En tout cas, c'est bien dans l'architecture que la greffe a un peu pris. Ainsi, Christodoulos est considéré, selon le mot d'Argyris Petronôtis, comme « le dernier architecte à Byzance et le premier à Istanbul », car il est aussi Atik Sinan, Sinan l'Ancien, créateur, selon le plan de Sainte-Sophie, et sur les fondations ruinées de la nécropole impériale des Saints-Apôtres, de la première mosquée du Conquérant, ainsi que de celle du Grand Vizir, entre autres. Il fait le lien personnel et théorico-pratique, par delà l'histoire de l'architecture byzantino-turque, entre ces deux pôles culturels, et constitue une trace de leur ajustement.

Ajustement qui doit être aussi envisagé dans l'autre sens. Mais ici il nous faut nous contenter de peu. Si le peintre miniaturiste (*nakkas*) Sinan Bey est envoyé par le sultan Mehmed à Venise, nous n'avons pas idée de quelque influence qu'il ait pu exercer, ni même qu'il ait cherché à exercer sur les artistes locaux. Reste que le vieux Bellini, Jacopo, mort en 1470, avait constitué des dossiers de croquis orientaux, regorgeant de personnages enturbannés et d'animaux exotiques, qui devaient fournir des modèles aux générations suivantes, à ses fils, également à Giovanni di Niccolò Mansueti, de l'atelier de Gentile, célèbre figurant de mamelouks, et auteur des extraordinaires tableaux narrant la vie de saint Marc dans une Alexandrie historiquement gréco-romaine

qui prend ici, en 1499, des allures *stambouliotes*. Symbolique, une nouvelle fois, de cette rencontre culturelle des énoncés et des énonciations, c'est un jeune *Turc* de cette scène dans la ville *hellénophone* qui porte le cartel avec l'inscription *latine* : « Ioannes de Mansuetis faciebat ». En revanche, le retour est productif : Nakkaş Sinan Bey, qui passe pour avoir été reçu et initié à l'art occidental par Paolo da Ragusa, célèbre médailliste, et son disciple Şiblizade Ahmed Çelebi de Bursa sont parmi les grands importateurs de l'art italien du portrait en territoire ottoman (on a attribué à l'un comme à l'autre le célèbre *Mehmet II humant une rose*), et de là se répandra dans la jeune génération et au-delà des limites orientales du territoire, du côté des Safavides, —avec de grands noms comme celui de Behzâd, de Hérât –, le goût et l'usage des techniques (peinture à l'huile), thèmes (portrait, donc), et styles (*perspectiva artificialis*, cadrage resserré) venus de l'ouest.

* * *

Où l'on voit, dans l'accumulation de ce genre de faits et de jugements, qu'un nouement plus étroit des trois cultures aurait pu se faire, mais ne s'est pas fait : reste de belles percées, dans des domaines assez variés, en une seule direction. C'est sur le constat d'une *hybridation avortée*, constat pas forcément nostalgique ou dépité d'ailleurs, que l'analyse débouche, comme en témoigne Orhan Pamuk dans « Le peintre et le sultan » (2006). Construire la diachronie de la rencontre – pour parvenir à une juste évaluation des degrés et des modes de l'hybridation – suppose ainsi d'une part la prise de conscience du nombre et de l'interaction des strates (ici à Venezia quatre strates, l'antique gréco-romaine païenne, la byzantine ou gréco-romaine chrétienne, l'ottomane et l'italienne, dans des proportions variables), d'autre part l'utilisation d'une grille de lecture forte et fine qui puissent suivre attentivement les étapes des rapprochements et des écartements, des ajustements et des fusions ou de leur échec (ici, *supra*, à peine esquissée, l'échelle de Kim). Stratification et contactologie sont les deux mamelles de l'interculturalité.

Bibliographie (sans indication de lieu : Paris)

AA.VV.,
2001 *L'art et l'hybride*, « Esthétiques hors cadre », PUV, Saint-Denis.

COQUET, Jean-Claude

1984 *Le discours et son sujet. I*, « Semiosis », Méridiens Klincksieck.

1997 *La quête du sens. Le langage en question*, « Formes sémiotiques », PUF.

COSTANTINI, Michel

1992 « Alter sive alius ? De la sainteté », Actes des Ières journées internationales de sémiotique, I.A.V.S. / A.I.S.I.M., Blois, 28 septembre 1991, *Analele Universitatii Bucuresti. Istorie*, anul XLI, pp. 57–66.

1994 « Subject in Structure: A Comeback? », in Sebeok Th. & J. (ed.), *Advances in Visual Semiotics. The Semiotic Web 1992–1993*, Mouton de Gruyter, New York/Berlin, pp. 317–334.

2001 « Le syndrome de Kitty Wu, sorte d'état des lieux 2001 en sémiotique continuiste » Degrés 105–106 Du Sujet énonçant, L'Ecole de Saint-Denis, a1-a33.

2002 « Actantes, actores, y personajes », *Theatralia IV* (IV Congreso Internacional de Teoría del Teatro: Teatro hispánico y Literatura Europea), Ediciones del Área de Teoría de la Literatura, Vigo, pp. 362–377.

2006 « L'abbé Suger à Saint-Denis : les vitraux de l'Advent » dans *Art sacré, cahiers de Rencontre avec le Patrimoine religieux* 21, 2006, Images de la Vierge dans l'art du vitrail, Actes du colloque de Bourges 16–18 octobre 2003, pp. 61–74.

2007 « Etiquettes et synthétisme des cultures : ivoires du Sierra Leone », in Michel Costantini (dir.), *L'Afrique, le sens. Représentations, configurations, défigurations*, « Groupe EIDOS », L'Harmattan, pp. 9–45.

2011 « Argos, le fameux chien d'Ulysse, qui attendait son maître (*Sémiotiquement votre 3*) », *Littérature* n°163, sept., pp. 7–19.

2015. « De quoi la médiation est-elle médiation ? », communication au Congrès de l'Association Française de Sémiotique « Sens et médiation. Substances, supports, pratiques : matérialités médiatiques », Université du Luxembourg, 1–4 juillet. A paraître.

COSTANTINI, Michel, DARRAULT-HARRIS Ivan, (dir.)

1996 *Sémiotique, phénoménologie, discours. Du corps présent au sujet énonçant. Hommage à Jean-Claude Coquet*, L'Harmattan.

FEMELAT, Armelle

2012 « Des portraits équestres de princes-condottières sur des revers de médailles italiennes du Quattrocento », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 83 | 2011. <http://cdlm.revues.org/6082>

GREIMAS, Algirdas Julien

1976 *Maupassant. Exercices pratiques*, Seuil.

1983 *Du sens II, Essais sémiotiques*, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien, COURTES Joseph

1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette Université.

GÜRSEL, Nedim,

1999 *Les turbans de Venise*, tr. fr. « Points », Seuil, 2001.

HADJINICOLAOU, Nicos

1973 *Histoire de l'art et lutte des classes*, «Textes à l'appui», Maspero.

1976 « L'objet de la discipline de l'histoire de l'art et le temps de l'histoire des arts », in AA.VV., *Francastel et après*, «Médiations 134», Denoël / Gonthier, pp. 41–53.

HESSELING, Dirk Christiaan

1903 *Les mots maritimes empruntés par le Grec aux langues romanes* (Johannes Müller, Amsterdam)

www.dwc.knaw.nl/DL/publications/PU00010147.pdf

KAFESCIOGLU, Çiğdem

2005 « La reconstruction de l'espace et de l'image de la capitale impériale : Constantinople/Istanbul dans la seconde moitié du XVe siècle », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Vol. 36 n° 1, pp. 113–130.

KIM, Young hae

1992 «L'Éternel Autre », Actes des Ières journées internationales de sémiotique, I.A.V.S. / A.I.S.I.M., Blois, 28 septembre 1991, *Analele Universitatii Bucuresti. Istorie*, anul XLI, pp. 51–56.

LANDOWSKI, Eric

2002 « En deçà ou au-delà des stratégies, la présence contagieuse », *Actes sémiotiques*, n°83.

2014 «Accord, justesse, ajustement», *Actes sémiotiques*, n° 117.

<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5054>>

LOTMAN Iouri, OUSPENSKI, Boris

a. 1985 *Sémiotique de la culture russe*, tr. fr., « Slavica », L'Age d'homme, Lausanne, 1990.

MANCINI, Mario

1989 « Turchismi a Roma e a Venezia », in Diego Poli (ed.), Episteme. In ricordo di Giorgio Raimondo Cardona, *Quaderni Linguistici e Filologici IV* 1986-1989, Università di Macerata, pp. 75–112.

PAMUK, Orhan

1998 *Mon nom est Rouge*, tr. fr., « Du monde entier », Gallimard, 2002.

2006 « Le Peintre et le sultan », *Connaissance des Arts*, H.S. 300, pp. 20–29.

ΠΙΕΤΡΟΝΩΤΗΣ Αργύρης Π. Π. (Argyris Petronôtis)
 2009 « Κοτζά Σινάν (Koca Sinan, περ. 1497/98-1588). Ο μεγάλος
 Καππαδόκης Οθωμανός Αρχιτέκτων και το τζαμί του Οσμάν Σαχ (κοινώς
 Κουρσούμ τζαμί) στα Θεσσαλικά Τρίκαλα », Τρικαλινά τ. 29ος.
kpe-makrin.mag.sch.gr/smnrgefyr13/TRIKALINA.pdf

SCHAPP, Wilhelm
 1953 *In Geschichten verstrickt. Zum Sein von Mensch und Ding*, tr. fr.,
Empêtré dans des histoires. L'être de l'homme et de la chose, « La nuit
 surveillée », Cerf, 1992.

VEYNE, Paul
 2007 *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*, Albin Michel.
 VIALLO, Marie F.,
 2011 « La lettre à Mehmet II ou le loup et l'agneau », *Cahiers d'études
 italiennes*, 13 | 2011, 129–139.
<http://cei.revues.org/81>

Article metadata

Title: Venexia, Constantinoupolis, Konstantiniyye: enchevêtrements, ajustements, hybridations

Author: M. Costantini

Author's e-mail: mic.costantini@orange.fr

Author affiliation: University Paris 8 Vincennes – Saint-Denis

Abstract. From an epistemological perspective of dialectics between empirical approach and conceptualization, between theory and practice, three categories will be relevant to semantically consider the concept of meeting: intrication, adjustment, hybridization. The very limited corpus chosen at the beginning concerns the denominations of two major cities, two political and cultural capitals, now in the language of their respective countries (of which they are no longer the capitals), İstanbul in Turkish, Venezia in Italian.

Three lines are considered successively: the first one, which will be called Greco-Turkish, remains elementary, even if it is loaded with a dozen of names, which leads from the archaic Byzantium to the constantly reactivated Konstantiniyye; the second one, already more complex, is Romano-Russian (it is known that “Roman” refers to the *Urbs* on one side, but also on the other side to the Byzantine world), a thread that runs from the Latin *Venetia*, for Constantinoupolis, to be the Second Rome, for Vinegia (one of the names of Venice in the fifteenth century) to be displayed as New Rome, and for Pskov, then Novgorod, and lastly and especially for Moscow to proclaim itself the Third Rome; as for the last line that we seek to follow, it extends to the interlacing of names in the play of languages, or even thoughts, in which we see

that at a given moment, globally that of the *multiple bifurcation*, many possibilities coexist, until the moment of partial or total unraveling of the multiple lines involved in this intrication.

If, beyond words, we are interested in people, we find some major figures: Joseph II, Patriarch of Constantinople, who enlightens the Venetians on their borrowings from Greek culture, far older than they believe; Cyriacus of Ancona and Critobulus of Imbros, play, each in his own way, the beautiful role of mediator between cultures, at the crossroads of Byzantine civilization with its ancient Greek heritage, of the awakening Italian humanism and political Osmanli domination; Gentile Bellini and Costanzo by the pictorial image, Philàrète and Christodoulos in the art of stone and its architectural arrangements, reinforce these links between powers and cultures.

Constructing the diachrony of the meeting, by arriving at a proper assessment of the degrees and modes of hybridization, thus presupposes, on the one hand, the awareness of the number and *interaction* of the strata (here, in Venice four strata, the ancient Greco-Roman pagan one, the Byzantine or Greco-Roman Christian one, the Ottoman and Italian ones, in varying proportions), on the other hand, the use of a strong and thin reading grid which could closely follow the steps of reconciliations and gaps, mergers or their failure, or the account of all *adjustments*. Despite many testimonies, numerous trips of goods and people, numerous contacts between languages, technical idioms, commercial sabirs, even philosophical and theological exchanges, the analysis leads to the observation of an *aborted hybridization*.

Dans une perspective épistémologique de dialectique entre l'empirie et la conceptualisation, entre la théorie et la pratique, on s'attachera à trois catégories pertinentes pour penser sémantiquement la rencontre : intrication, ajustement, hybridation. Le corpus très restreint choisi au départ concerne les dénominations de deux grandes villes, de deux capitales politiques et culturelles, aujourd'hui dans la langue de leur pays respectifs (dont elles ne sont plus, au demeurant, les capitales), İstanbul en turc, Venezia en italien.

On envisage successivement trois fils : le premier, qu'on nommera gréco-turc, reste élémentaire, même s'il charrie une dizaine de noms, qui mène de l'archaïque Byzantion à la constamment réactivée Konstantiniyye ; le second, déjà plus complexe, est le romano-russe (on sait que « Romain » renvoie à l'*Urbs* d'un côté, mais aussi, de l'autre, au monde byzantin), fil qui court du latin *Venetia* jusqu'aux prétentions, pour Constantinoupolis, d'être la Deuxième Rome, pour Vinegia (un des noms de Venise au quinzième siècle) de s'afficher comme la Nouvelle Rome, et pour Pskov, puis Novgorod, enfin et surtout pour Moscou de se proclamer la troisième ; quant au dernier fil que nous cherchons à suivre, il s'étend à l'entrelacement des noms dans le jeu des langues, voire des pensées, où l'on voit qu'à un moment donné, globalement celui de la *bifurcation*

multiple, de nombreux possibles cohabitent, avant que se dénouent partiellement ou totalement les multiples lignes engagées dans cette intrication.

Si, au-delà des mots, on s'intéresse aux personnes, on repère quelques figures majeures : Joseph II, patriarche de Constantinople, qui éclaire les Vénitiens sur leurs emprunts à la culture grecque, bien plus anciens qu'ils ne croient ; Cyriaque d'Ancône et Critobule d'Imbros, jouent, chacun à sa façon, le beau rôle de médiateur entre les cultures, au carrefour de la civilisation byzantine avec son héritage grec antique, de l'humanisme italien naissant, et de la domination politique osmanli ; Gentile Bellini et Costanzo par l'image picturale, Philarète et Christodoulos dans l'art de la pierre et de ses agencements architecturaux, renforcent ces liens entre pouvoirs et cultures.

Construire la diachronie de la rencontre, en parvenant à une juste évaluation des degrés et des modes de l'*hybridation*, suppose ainsi d'une part la prise de conscience du nombre et de l'*interaction* des strates (ici, pour s'en tenir à Venise quatre strates, l'antique gréco-romaine païenne, la byzantine ou gréco-romaine chrétienne, l'ottomane et l'italienne, dans des proportions variables), d'autre part l'utilisation d'une grille de lecture forte et fine qui puissent suivre attentivement les étapes des rapprochements et des écartements, des fusions ou de leur échec, soit de l'ensemble des *ajustements*. En l'occurrence, malgré les nombreux témoignages, les nombreux voyages des biens et des personnes, les nombreux contacts des langues entre elles, idiomes techniques, sabirs commerciaux, voire échanges philosophiques et théologiques, c'est sur le constat d'une *hybridation avortée* que l'analyse débouche.

Key terms: Venexia, Constantinoupolis, Konstantiniyye, Byzantium, Third Rome, Cyriacus of Ancona, Gentile Bellini, cultural transfers, linguistic and mental contaminations, aborted hybridization.